

Lectures

Qu'on me permette de commencer par un fait personnel. Je reçus l'ouvrage de Robert Mallet avec cette dédicace : « À Renée Lang, en espérant qu'elle discernera à travers "Une mort ambiguë" le désir - pour l'auteur - d'atteindre à une vie qui trouve son unité. » C'est clair. Robert Mallet ne pouvait se contenter d'être le présentateur de correspondances - fussent-elles celles de Gide, de Claudel, de Jammes, de Suarès, de Valéry - ou l'agent provocateur de Léautaud à la radio. Du reste, les lecteurs de ses poèmes le savaient depuis longtemps. (Nommons au moins, en passant, son petit recueil « Amour, mot de passe », publié par Pierre Seghers.) Il est vrai que ses grands aînés ont trouvé en lui un témoin et un historiographe remarquable - sensible et adroit à l'extrême, aussi scrupuleux que compréhensif, aussi stimulateur que respectueux ; mais leur expérience, leur exemple, leurs enseignements ont suscité en lui un prolongement qui n'est que la réponse à sa propre conscience. Profondément responsable en tant qu'homme envers l'humanité, « obstiné à vouloir donner à (sa) vie un sens qui ne fût pas que celui de son cheminement charnel ». Robert Mallet, dans son nouvel ouvrage, élabore à travers les opinions, les agissements, les morts des grands écrivains qu'il a connus une mise au point de sa pensée devant les problèmes spirituels et temporels de notre époque.

Le titre du livre se rapporte, bien entendu, à André Gide. Mort ambiguë, vie ambiguë, héritage ambigu... Les dernières paroles de ce protégé - « C'est toujours la lutte entre ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas » - ajoutent à notre perplexité, permettant à chacun, croyant ou agnostique, de les interpréter, non toutefois sans un léger embarras, selon sa pente. L'absence de toute disposition pour ses

funérailles laissa à ses héritiers le soin délicat de décider de ses dernières volontés, ce qui entraîna une double et contradictoire cérémonie : mort païenne à Paris, obsèques religieuses à Cuverville. Mais Robert Mallet, qui a vécu de longues heures dans l'intimité du vieil écrivain, se refuse à donner un sens négatif à cette ambiguïté. Face à la certitude opaque et obstinée de Claudel, face au ricanement négateur de Léautaud, c'est vers le doute perméable et mobile de Gide, générateur de liberté, qu'il penche. L'ouvrage contient des portraits admirables de ces trois hommes, des instantanés et des dialogues qui, mieux que des peintures méticuleuses, éclairent et pénètrent l'essentiel de leurs caractères et de leurs messages. Il comprend certaines descriptions, comme celles des funérailles normandes de Gide ou, plus loin, la visite de Léautaud, en compagnie de Mallet, au cimetière de Cuverville, qui sont d'une précision documentaire, d'une force d'évocation et d'une netteté d'écriture inoubliables. Il offre des aperçus hardis, serrés de Valéry, Mauriac, voire de Jouhandeau et d'autres.

Cependant, bien que cette longue part de témoignage constitue désormais un document quasi indispensable à notre connaissance des plus ou moins grands « chefs de file », l'essai de Robert Mallet est en premier et dernier lieu l'ouvrage d'un moraliste. Désirant transmuter le « peut-être » de Gide en un « peut être » et proposant « l'idéal de progrès poussé à son point de perfection dans le secret de l'individu, non pas comme un pis-aller mais comme le seul moyen de satisfaire la soif d'absolu de l'homme au cours de son existence », l'auteur espère en une cité future où le « oui » de Claudel, le « non » de Léautaud et le « peut-être » de Gide puissent cohabiter : « La dictature est un monologue. Le dialogue y conduit. Seule la trilogie préserve partiellement la liberté d'expression. »

Renée Lang

Post-scriptum sur le même

ouvrage

Il ne fait aucun doute que Robert Mallet s'est honnêtement efforcé de nous donner dans son livre le graphique le plus exact possible de ses observations sur la personne de Gide et des réflexions qu'elle lui a inspirées, et c'est pourquoi je ne puis être que doublement reconnaissant à notre amie Mme Renée Lang, éminente spécialiste des études gidiennes, d'avoir rédigé pour nous l'analyse que l'on vient de lire. Qu'elle m'excuse si, toutefois, j'ose m'inscrire en faux contre l'« embarras » où Gide nous aurait laissés quant à sa pensée dernière. Même en admettant que les derniers mots qu'il a prononcés justifient les commentaires où se sont jetés les croyants, et qu'il se soit vraiment agi d'une mort ambiguë, qu'est-ce que cela prouve ? (Au reste, les croyants se sont ici trop complaisamment laissés aller à interpréter dans leur sens des paroles que la pensée adulte de Gide commanderait au contraire de ne considérer que comme une observation psychologique d'un esprit conscient jusqu'au bout – ou plus gidiennement encore, comme une observation physiologique sur l'opposition entre le vouloir-encore-vivre (le non raisonnable) de la machine, et le raisonnable d'en finir...) C'est par une survivance des mœurs « chrétiennes » que certains, fussent-ils incroyants – dans le cas de Mallet, c'est moins simple : il doute de son doute – attachent tant d'importance aux jours ultimes d'une vie. Le Gide tranquillement détaché de la foi tel que l'ont défini tant de pages sans ambiguïté est autrement générateur de liberté que les hésitations – à mon avis imaginaires – que l'on a voulu prêter à ses derniers instants. Au risque de paraître, par fidélité plus profonde à son constant effort de libération, peu « gidiennement » nuancé, je n'hésiterai pas à écrire – car la question dépasse Gide tout comme il avait su se

dépasser lui-même - que la vérité de
l'exemple gidien réside dans le vrai Gide, celui qui, si
douloureusement écartelé qu'il ait pu être en
tant de domaines, osa toujours se choisir.

J. P. S.